

Éric Masserey

---

Une si belle ignorance  
(généalogies)  
*et autres histoires*



---

*camPoche*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Une si belle ignorance (généalogies) et autres histoires »,  
deux cent cinquante et unième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le trente-neuvième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander,  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Éric Masserey  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-252-2

Tous droits réservés

Pour « Une si belle ignorance (généalogies) »  
© 2002 Éditions d'Autre Part

Pour le présent volume :  
© 2009 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## AVANT-PROPOS

*P*ENDANT une vingtaine d'années, la réalité et son travail de fermentation ont produit ces histoires laconiques. En route, des instants se sont accrochés à ma mémoire comme ce gravier aux semelles qu'on secoue aux étapes et retrouve dans ses draps. Dans ce livre s'acoquine ce qui reste d'un temps et d'une façon d'écrire passés. Tant de détails cependant sont vrais, qui prennent tant de place en moi, visages, lumières, sensations, associés à des événements infimes ou infinis, que je m'étonne parfois d'avoir reçus et traversés. Les chances et les malchances aussi. Sébastien n'a pas vécu, c'est vrai. Je suis effectivement d'une enfance aventureuse dans un vaste jardin dont l'issue était gardée par un champ d'orties. Je fus à Beyrouth en février, à Mogadiscio plus tard, le temps d'une épidémie de choléra, en Asie centrale avant de rentrer m'immerger, jeune médecin, dans la vie d'hôpital; un cyclone dévastateur finissait de traverser Madagascar quand j'y arrivai; près de la frontière laotienne, un petit homme bossu attendait lui aussi un train hypothétique quand il entreprit de lire les lignes de mes mains et proclama ce que j'en rapporte ici. À Ufa, capitale du Bashkotorstan, dans l'Oural, je croisai cette fille aux yeux vert d'eau. Etc.

Presque tout s'est déroulé avant le XXI<sup>e</sup> siècle. Certaines pages ont été écrites sur le lieu même, d'autres sont revenues plus tard, comme elles ont pu.

*Quant à Terre promise, l'enveloppe orange existe bel et bien. Ce que nous savons de cet homme qui trouva la mort en cherchant meilleure fortune dans la jungle argentine, près des chutes d'Iguaçu, est là.*

*Mai 2009*

UNE SI BELLE IGNORANCE  
(GÉNÉALOGIES)

« Une si belle ignorance (généalogies) »  
a paru en édition originale en 2002  
aux Éditions d'Autre Part, à Delémont

*« ... Close your eyes and count to ten  
I will go and hide but then  
Be sure to find me. I want you to find me  
And we'll play all over  
We will play all over again*

*Why wasn't God watching?  
Why wasn't God listening?  
Why wasn't God there for... »*

TOM WAITS

*À Sébastien, mille fois bordé*



I L Y A dans son regard une plaine où le vent court, quelque chose de désolé. Il ne parle pas, même pas dans son silence. Il est sous le cerisier, je vais le voir souvent. Au début, je l'imaginai assis, appuyé au tronc du jeune arbre, et je me disais : l'arbre va grandir, il sera bien, on est bien sous un grand arbre... Maintenant l'arbre est grand.

Depuis ce jour déjà lointain où on l'a mis ici, j'ai vieilli. Je vieillirai encore et je continuerai de venir, puis un jour je ne viendrai plus. Plus personne ne viendra car personne ne se souviendra de lui. D'ailleurs, personne ne l'a connu, il est une croix blanche à Venthône, berceau de notre famille. C'est curieux, il n'est pas avec les deux seuls autres enfants du cimetière. Il est au bout de la première allée, autrefois réservée à certains noms, le sien, le nôtre, privilège que je croyais aujourd'hui désuet. Mais peut-être le hasard... Le hasard.

Le hasard, qui empêcha l'enfant de vivre, s'il faut croire le docteur qui prononça ces mots sans rien dedans : « C'est comme ça, on n'y peut rien. » Je veux dire : des mots remplis de vide, dans lesquels

on bascule, dans lesquels on tombe on tombe, on tombe. Tombe.

Il est donc entouré de vieux. Tout d'abord, j'ai été déçu. J'ai craint qu'il soit plus seul ainsi. On a les peurs qu'on peut. Puis je me suis mis à aimer cet endroit, le dessous du cerisier. La croix s'est mise à pencher, pour finir. Je ne l'ai pas touchée, pas redressée. Personne ne l'a fait. Voyez-vous, personne ne touche une croix, que celui qui la possède – si on peut dire.

Tant de saisons ont passé sur le village. Oh ! rien de particulier. Rien que l'habituelle cavalcade. Allez ! Volez ! poussière, feuillages, flocons !... J'ai vu passer devant moi le souvenir de ces visages poudrés d'oublis qui s'en allaient en cortège, carnaval silencieux, au-delà de ce pays, au-delà de nos mémoires qui s'érodent peu à peu, temps à temps : le passé qui va on ne sait où. Le cerisier a grandi disais-je, grossi, et je suis revenu là, encore et encore, puis autrement car après un certain nombre d'années on s'habitue, on se visite soi-même, on se parle dans le vide laissé par cet oubli qui n'en finit pas, qui s'étend.

Il y a l'été et l'été maintenant je m'installe. Je m'assieds sur le banc de pierre, sous le sorbier, dans le coin des enfants, à vingt mètres du mien, et je me demande ce qui leur est arrivé. Il n'y en a que deux disais-je, pardonnez si je me répète. C'était vingt ans avant lui. Les deux la même année. Il y a souvent des

fleurs sur l'un des deux, rarement sur l'autre. J'envie ceux qui ne mettent rien. Ils ont refait leur vie. À moins qu'ils n'osent plus venir, à moins qu'ils soient perdus.

Il y a aussi l'hiver. L'hiver, c'est autre chose. En janvier dernier, j'ai voulu faire un bonhomme de neige... Il y eut son regard sous le cerisier nu: «Non, dit-il, tu es fou, pas pour moi.» Mon bonhomme de neige n'avait pas de raison et je suis resté les mains dans la neige qui me brûlait les yeux. On ne guérit vraiment jamais.

Ces jours, l'automne vient et je regarde les yeux pers de cette saison que j'aime: au-dessus de la limite des forêts, les alpages rougeoient et vers la plaine bleussent les forêts. Le silence se fait après les bruissements multiples de l'été. La rivière qui longe la falaise baisse la voix. Cette grande rapporteuse de pierre qui domine le village ne répercute presque plus rien.

À cette heure déjà, dans laquelle je vous parle, le crépuscule commence à recouvrir le paysage... Par la fenêtre ouverte entrent un souffle qui me mordille la main et l'écho lointain d'un clocher. Là-bas dans l'ombre, Venthône, son église et sa forêt de croix s'enfoncent dans la nuit. Il me faut rallumer mon pierre-ollaire. Puis je raconterai deux ou trois histoires de famille, qu'on transmet aux enfants quand ils vivent et que je veux dire quand même. Sinon, je ne les aurai jamais dites.

## EUGÉNIE

« **Y**A-T-IL toujours ces beaux vergers dans la plaine ? » demanda la vieille dame qui déroulait au fond d'elle-même son enfance au domaine du Devin. En réponse, mon grand-père acheva doucement, comme on console (mais tout de même d'un coup sec), le monde qui vivait encore au fond de la sœur : « Non, Eugénie. Oh ! non », dit-il. Elle hochait longuement la tête, les yeux dans cette nuit où s'enfonçaient maintenant ses courses folles et ses rires d'enfant. « Deux fois morte ainsi, mon enfance, répondit-elle, pour finir perdue corps et biens. »

Je pense à cette femme maintenant parce que, dans le silence nocturne à peine griffé par ma plume, je l'entends parler de notre village. Je l'entends parler avec la profonde nostalgie des vies qui s'achèvent en exil, et répéter comme une prière patinée par l'usage ou comme un souvenir mille fois bordé (ô enfant chéri...) : « Venthône, berceau de notre famille... berceau de notre famille. » Elle ne dit pas « tombeau ». Berceau. Elle dit que nous venons d'ici mais que souvent nous finissons ailleurs.

J'avais conduit mon aïeul à travers la France vers la vieille dame qui finissait sa vie loin de son enfance. L'âge avait dressé entre eux une distance qu'on ne franchit plus guère et qui s'étendait toujours plus. (On ne se méfie pas assez des distances, elles sont vivantes et sans pitié, elles croissent sans cesse autour de nous et un jour nous séparent définitivement, sans prévenir.) Ils avaient tous les deux bien plus de quatre-vingts ans et une rencontre était devenue improbable. Mais comme il avait voulu la voir encore...

Ils passèrent quelques jours ensemble, je ne sais presque rien de ce qu'ils se dirent. Au moment du départ, ils se serrèrent l'un contre l'autre, dans leurs bras comme le font des enfants, grande sœur et petit frère. Mais ces deux-là connaissaient le prix de l'attachement et de l'inéluctable. Ils se regardèrent et se dirent simplement : « On ne se reverra plus, alors. » C'est elle qui dit cela. Lui, il la regarda seulement. Ils se regardèrent longtemps, dans les yeux l'un de l'autre. Ils ne se sont plus revus.

J'ai l'occasion de penser à elle souvent ces temps-ci, grâce à ce crétin de sénateur américain, ce d'Amato de petite facture (je déteste que son nom s'apparente à celui de la famille qui mit au monde, dans Crémone, de si magnifiques luthiers), il traîne sans discernement mes compatriotes dans la boue à propos de nos juifs durant la guerre. Pour lui et pour sa clique de barbares, je veux dire un petit bout d'histoire familiale. Pas la grande, bien sûr. Pas celle qui fait le lard des avocats et des petits journaux...

Non, la petite histoire, la vraie, celle des jours et des nuits et des jours :

La vieille dame avait quitté jeune le pays, s'en était allée prendre le voile dans la congrégation de la Sainte Famille et, devenue tôt mère supérieure, s'occupa d'une ribambelle de gamins juifs au cœur de la France pendant les dangereuses années de guerre. Elle assura leur éducation, fêta leurs anniversaires quand ces petits s'en rappelaient, célébra leurs fêtes religieuses à eux, en récupéra encore à droite et à gauche, eut peur (« Pour eux. Oh ! moi... »), cacha pendant des années tout ce jeune monde dissipé dans un home parmi des pensionnaires âgés qui n'y comprirent goutte, puis les rendit un jour tant bien que mal à leurs familles... plutôt mal : dieu sait qu'il en manqua, des pères et des mères.

Des années plus tard, on planta pour elle un arbre à son nom dans l'allée des Justes à Jérusalem où sa congrégation lui interdit de se rendre, et elle reçut, aussi longtemps qu'elle vécut, des lettres de ses chers petits, des lettres qui commençaient par « Notre mère... ». Notre mère. Son indépendance d'esprit me fascine. Elle continuait de trouver charmant, un demi-siècle après son exécution pour trahison, l'amiral d'Arland, rencontré au coin d'un bois alors qu'elle fuyait les environs de Paris avec un lot d'enfants. L'amiral fut secourable ce jour-là et cela suffit à teinter son supplice d'une sanguine de larron au Golgotha.

## PIERRE-LOUIS

**L** E PLUS VIEUX souvenir «vivant» que m'ait transmis Eugène, mon grand-père, date de Pierre-Louis. L'image, transmise de génération en génération, vient de l'enfance de cet ancêtre qui nous ramène dans les années trente. 1800 donc. Dans le crépuscule de cette mémoire qui sombre en moi, Pierre-Louis lève la main pour empêcher le père de battre sa sœur. On disait qu'enfant déjà il était droit, sans peur, et habité d'un sacré caractère. À l'époque plus qu'aujourd'hui, s'opposer au père demandait une trempe particulière. Pierre-Louis fit des études, les seules de la famille pour bien longtemps, fut notaire, juge et bâtisseur d'une extravagante maison de village, qu'il voulut plus haute que celle de l'autre grande famille du lieu : il était fier aussi. Et ce sera tout pour lui.

VIGNES  
1230-1998

QUAND j'étais gamin ou à peu près, dans un passé juste décomposé (et désormais totalement inaccessible à moins que tout ne soit elliptique comme la trajectoire des planètes, de la lumière, du temps et de la mémoire), les vieux d'ici disaient après avoir sondé les origines de celui qui poussait un brin de causette avec leur fille: « Ah! Petit-fils d'Eugène, l'arrière-petit-fils de Pierre, celui qui avait de grandes vignes! » Avait. La généalogie passait pour une garantie et un passeport. Diable, il valait mieux appartenir à une bonne famille, ça aidait un garçon. Une bonne famille, c'était une famille avec des biens; et les biens, ici, c'était des vignes surtout.

Aussi loin que court la chronique familiale, les vignes ont fait partie de notre vie dans cette terre qui produisait autant d'espoirs que de travail et de désillusions. Et la chronique remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on suit à la trace les parchemins étiques exhumes du raccard de famille: 1230. En deçà, les traces se perdent dans la nuit silencieuse de la tradition orale.

S'aventurer dans ce silence est hasardeux: un lettré rencontré un soir d'Alep en Syrie me dit, pour



commencer notre nuit de paroles, que, dans sa belle langue, notre nom signifiait « Qui vient d'Égypte ». Puis un matin neuf, une femme magnifique croisée dans Mogadiscio me troubla : « Tu portes le nom d'un grand clan de Somalie », à la suite de quoi je perdis tout à fait ma trace.

La richesse paysanne impliquait le labour constant des incertitudes : « C'est comme ça, on n'y peut rien », et une première photo de mon arrière-grand-père, vers 1920, le montre appuyé sur sa pioche dans une vigne à versannes (ces tranchées qui s'avançaient chaque année d'un cran pour permettre de régénérer la vigne derrière elles), un orage menaçant derrière lui. Les versannes n'existent plus depuis longtemps, depuis le phylloxéra, qui entraîna la destruction de presque toutes les vignes d'Europe, la ruine de trop de familles, la fortune trop facile de quelques autres, et qui contribua à pousser cette région antique dans l'ère moderne.

Cette photo donc montre la famille au travail pas loin du domaine familial du Devin, en plaine. Cette vigne fut la première de la région à être atteinte par le mal maudit peu après que cette image fut fixée. Mon aïeul, alors jeune gars, attendit avec son fusil le préposé qui devait venir y bouter le feu au lance-flammes, un progrès technique emprunté à la Grande Guerre (la suivante fut-elle vraiment si petite ?). Au dernier moment, on put le dissuader de tirer. « Eh bien tu sais, j'en ai pleuré. » L'autodafé ne permit pas d'enrayer le mal, tout le monde y passa, avec larmes et tracas.

Néanmoins, et c'est curieux, il resta sur le haut de la petite colline, juste au-dessus de cette fameuse vigne dite «à Chardon», (Cher M. Chardon, qui nous vendit cette vigne, à quoi tient le passage à la postérité tout de même, vous ne trouvez pas?), quelques toises de rouge du pays, sain, qui échappèrent aux flammes, et qui produisaient encore, la dernière année que l'aïeul fit du vin, près de soixante-dix ans plus tard, quelques bouteilles d'un nectar sans égal, au fruit extraordinairement riche et concentré, issu de graines rares et d'un soleil dur et magnifique.

## ALÉAS

**L**ES VIGNES furent perdues les premières, arrachées morceau par morceau pour rembourser les créances qu'elles garantissaient. Il n'en resta bientôt plus qu'un bout sur la Corniche du Soleil (qui donnait un bel ermitage) et la vigne à Chardon : quelques centaines de toises, c'est tout.

Pierre faisait de la politique, de l'arquebuse et rendait la justice. La grande bourgeoisie était alors un pouvoir qui surpassait la commune et regardait l'église dans les yeux. Il en fut le chef. Pierre régnait par son autorité, son nom et sa fortune (l'ordre des arguments est incertain) sur l'histoire locale. Le mélange s'avéra ruineux et l'histoire d'une exaspérante banalité.

Lorsqu'une avalanche de faillites suivit la crise des années trente, il apparut que seuls les biens de la famille garantissaient des créances qui auraient dû l'être par trois partenaires également solvables. Les banquiers, négligents quand il s'était agi d'établir des garanties, se montrèrent zélés en la circonstance. Ils exigèrent un remboursement rapide : tout fut vendu à vil prix (et revendu un peu plus tard avec un substantiel bénéfice), mon bisaïeul se retira de la vie publique et pour une bonne part également de sa vie

privée. Mon grand-père quant à lui ne mit plus les pieds dans certaines banques, c'est-à-dire dans certaines familles, et me transmit avec soin les noms de ces gens, avec l'opprobre qui devait les salir à tout jamais. Dans la rue, je vis aujourd'hui encore ce ressentiment quand je croise leurs descendants. Heureusement, je ne reconnais bientôt plus personne. D'ailleurs je ne descends plus guère en ville.

Le Devin fut donc vendu pour une poignée de billets et toute la famille réintégra la vénérable maison du clan, au sommet du Borzuat, un vieux quartier de Sierre où les maisons s'emboîtent les unes dans les autres à force de se serrer, granges, habitations, bois et pierre, écuries, fontaines... imbriquées, appuyées les unes sur les autres comme pour mieux voir ou pour mieux atteindre le sommet du raidillon. Tout le temps qu'il vécut, mon grand-père eut l'occasion de contempler la maison perdue de son enfance depuis la vigne à Chardon, en face du Devin. Heureusement pour lui et pour son entourage, il n'était guère porté sur l'amertume.

Les derniers restes de puissance paysanne et séculière s'en allèrent avec la vente du mayen de l'Aminona – chalet, pâturages et droit d'alpage qui constituaient l'indispensable complément aux biens de plaine.

En l'espace de quelques mois, cette vieille famille bien dotée ne fut plus rien, qu'elle-même.

## EUGÈNE

« **Q**UELLE bonne mère si tu savais... », disait-il.

Elle lui apprit à lire et à compter avant qu'il eût l'âge d'aller à l'école. La scène qui l'habitait était aussi claire à son dernier jour que le premier. Je le vois sans peine petit garçon, assis dans la cuisine familiale auprès de sa mère. Il ne sait pas encore l'alphabet qu'il découvre avec elle. À travers les ans, le syllabaire transportera les images de la tendresse éteinte, ouvrira chaque fois la porte du paradis perdu. Les signes enchantés diffuseront la mère dans chaque histoire que l'enfant lira pendant les quatre-vingt-un ans qu'il vivra sans elle. La lecture à jamais recréera l'émotion. Arrivant chez lui à l'improviste, je voyais le vieil homme refermer lentement son livre, tenu comme une main qu'on lâche à regret, avant de le poser devant lui d'un geste poli par l'usage, les yeux dans son enfance. « C'est fou comme on se souvient bien des vieilles choses. »

La mère mourut de la tuberculose qui la rongea depuis des années, le futur vieil homme avait huit ans. La maladie était chez elle au point que le médecin lui avait enjoint de ne pas avoir d'autres enfants après son premier, conseil qui ne put,

qui ne voulut être, en tout cas ne fut pas suivi. Le praticien sermonna l'époux à la naissance suivante, et prit ensuite le parti de se taire... Virginia s'éteignit en 1916, elle avait trente-deux ans. « Elle est morte vois-tu, c'était terrible... et pourtant, si elle avait vécu, elle nous aurait peut-être tous condamnés. » En l'occurrence, certains dans la famille firent le voyage de Sierre à Montana, au sanatorium. Ils en redescendirent quelques années plus tard, plus ou moins guéris, plus ou moins estropiés (tuberculose osseuse opérée, arthrodèse du genou).

Dès la mort de sa mère, mon grand-père ne fréquenta plus guère l'école : la campagne n'attend pas. La frustration fut grande, mais plus grande encore fut la déception vis-à-vis de l'enseignement donné en ce temps-là, dur, aride, désincarné. Non, l'école de cette époque n'était pas « apprendre ». Apprendre était confortable, affectueux, tendre, chaleureux, le pays où coulaient le lait et le miel de l'amour maternel.

Il vécut suffisamment longtemps pour voir sa descendance atteindre la terre promise. Souvent, afin de s'en assurer encore, il me demandait quand je rentrais de l'école, avec délectation, sûr de la réponse : « Tu aimes apprendre ? C'est vrai ? » Et au moment même où il me posait cette question, il était à nouveau, je le voyais bien, un bref instant, ce petit garçon qui apprenait à lire auprès de sa mère, le soir, dans la cuisine du Devin.

## TERRA INCOGNITA

**M**ON enfance est un jardin aux limites inconnues autour de la maison d'Eugène. Deux jardins plutôt. Le premier était très soigné, plutôt petit, rempli de fleurs, d'arbres fruitiers aux greffes multiples (un cerisier qui donnait trois sortes de cerises, un poirier idem, et toutes sortes de pommes sur quantité de pommiers), parsemé de bancs, de tables et de bassins... Le deuxième jardin, lui, contrairement au premier, était immense et sauvage. On y accédait après avoir passé sous une arche écarlate (des roses). Là poussaient les pommes de terre, des ronces et les grands fruitiers : l'abricotier séculaire, des pruniers majestueux, des poiriers hautains. Je les grimpais tous, tous sauf un modeste cognassier qui me résista toujours, tant que je fus enfant. Dans ce jardin, il fallait contourner des continents de poires jaunes et brunes couvertes de guêpes, qui s'écrasaient à terre avec un bruit mou, et de grands champs d'orties, avant d'atteindre un espace dégagé, ombragé, le long du bisse qui coupait le jardin en deux parties inégales. Des journées entières, j'envoyais de ce port fluvial des bateaux explorer les quatre coins du monde inconnu.

## JARDIN BIS

LE SOIR particulièrement, il y avait les oiseaux. Un oiseau plus exactement, un merle dont le chant clair et serein dans l'arbre disait le crépuscule et que je cherchais à voir, comme chaque soir, avant de rentrer me préparer pour la nuit. Pour le repérer et résoudre cette devinette quotidienne, il fallait remonter le chant phrase après phrase, de branche en branche. C'était un jeu que je faisais durer pour le plaisir car le merle était toujours posé au même endroit, sur le sommet du noyer qui ombrageait la maison et, tutélaire, couvrait ma chambre. Le chant brillait encore, plus tard, à mon entrée dans la nuit et bordait mes rêves. Ma mère fermait les volets sur la lourdeur de l'été et magnifiait ainsi dans la pénombre le chant, la douceur odorante des draps et le bien-être abandonné du corps repu de courses et de soleil.

Je ne parlerai encore que d'une saison, la préférée, l'attendue ; et là, d'un seul moment :

Chaque année, l'automne s'annonçait par la sortie des grosses pièces en bois du pressoir, tonneaux de cuvage et autres matériels dont on ne se



servait qu'à l'époque des vendanges. Les tonneaux remplis d'eau étaient posés dans la cour de galets qui jouxtait la maison vers l'est, sous un poirier patriarcal (l'aïeul disait que son père avait toujours vu ainsi ce poirier, grand et généreux). De grosses poires d'hiver véreuses, lourdes et compactes, tombaient dans l'eau et flottaient avec peine. Je parvenais à les voir en me mettant sur la pointe des pieds et les enfonçais d'un petit coup de doigt. Elles allaient lentement se perdre dans l'abîme noir du tonneau d'où sortait une odeur âcre de macérations organiques et de tanins passés. Au bout d'un moment, d'un long moment, elles revenaient posément de leur voyage dans l'inconnu sombre et mystérieux. Je les renvoyais encore et encore pour des missions dont elles rentraient toujours, mais avec toujours plus de lenteur, devenues plus pesantes encore, imbibées, moins convaincues après quelques jours de cet inusable jeu. Grand, j'ai continué chaque année à expédier ces poires vers le fond du tonneau au-dessus duquel je me penchais, et si leur mystère s'amenuisait à mesure que j'avais en âge, je m'abîmais tout de même chaque fois plus profondément dans mes pensées, jusqu'au jour où l'aïeul qui seul faisait le vin dans la famille devint trop âgé pour ces tâches, que les tonneaux ne sortirent plus et pourrirent au bûcher.

**V**OILÀ. Arrêtons là pour aujourd'hui. Demain peut-être. L'enfant n'usera jamais de cette chose, le passé de notre famille, cet outil qui m'a si souvent servi et qui finit chez moi poli par l'usage et les intempéries. Mais quoi qu'il en soit, ces bribes d'histoires lui appartiennent, et je voulais lui dire...  
Assez musardé, allons-y.

Je me souviens avoir vu, une aube d'été, un lynx qui tenait entre ses pattes un lapereau. Il jouait un peu avec lui avant de.

Le lynx finit par dire : « Assez joué, allons-y ! »

C'est maintenant ? Demanda le petit animal, les oreilles repliées contre lui comme quand sa mère le léchait. Entre la morsure des crocs ouverts au-dessus de lui puis tout autour de lui, et la fin de lui, il eut juste le temps de voir les yeux verts de son bourreau. Heureusement pour lui, il n'eut pas, je crois ou je l'espère, celui de s'épouvanter, ni de crier, il eut le temps de rien, juste celui de voir le regard vert, vide, indifférent de l'ordre des choses.

Encore un instant, encore une chose, puis je raconterai sa fin.

En ce temps-là, il y avait la première enfant, près de moi, dans la chambre. Je la vois, petite encore, elle dort. Elle était née peu après minuit, dans une nuit calme à la fin d'une longue tempête, au bout de l'hiver. Quand on nous demandait le temps de la naissance, nous disions toujours : « De l'autre côté de l'hiver. » Elle est née avec les premiers beaux jours.

Quand son premier cri est venu, il a tout envahi, il a traversé la stupeur de minuit, chaque fibre de mon être et chaque lieu de ma pensée, l'espace infini, tout ; le cri a porté jusqu'au bout des choses, au bout de la présence, jusqu'à la frontière avec rien ; comme si l'univers entier appelé par son nom s'ouvrait à elle. Puis le silence est revenu tout de suite.

Elle a grandi dans cette maison qui regarde la longue vallée du Rhône, une vieille maison qui craque ses jointures sous le föehn. Le soleil du soir entré par les fenêtres caresse sa peau de mélèze. Il rougit alors et un très vieux silence répond à cette caresse d'un mouvement de lèvres et de paupières avant que tout ne s'efface dans l'ombre.

La petite courait, furetait partout, cet été-là, jusqu'au torrent qui avalait goulûment les pives jetées, léchait ses orteils et ses doigts. Elle était heureuse ici. Parfois, l'hiver buvait ses pleurs couverts de neige, au bas du pré. Elles, la petite et la maison, l'ont attendu en vain, Sébastien n'est jamais arrivé jusqu'ici.

Quelques années donc après notre première, il est né. La mort nous est venue en même temps que lui. Mais elle ne s'est pas précipitée, cette salope, elle s'est installée tranquillement.

Quand le silence a surgi, il a tout emporté, tout, jusqu'au bout des choses, au bout de la présence... comme si l'univers se refermait sur l'absence. Et au-delà, il n'y avait rien. Rien.

Il avait l'air paisible, l'enfant, l'air de dormir, dans mes bras, couché comme un enfant heureux, confiant. Mort, tellement. Il était chaud et doux, et je le caressais avec un amour qui ne connaît pas encore son vertige. Puis je l'ai pris dans mes bras, comme depuis toujours un homme prend son enfant dans les bras, lui, rien qu'un corps qui devint froid lentement, terriblement, rien qu'un abîme qui s'ouvrait devant moi, un univers déshabité, une nuit sans étoiles, un silence...

Je n'ai pas oublié la plus infime trace de cet instant, il est gravé en moi; plus qu'une trace: un œil, ma connaissance.

La fin d'une illusion, la fin de l'ignorance.

J' AI DIT à l'enfant :  
— N'aie pas peur, tu vas mourir mon petit, je  
sais... je suis là  
Il me demanda :  
— C'est quoi l'amour, non, je voulais deman-  
der c'est quoi la mort, papa ?  
— C'est mon amour qui ferme les yeux...  
— Je resterai avec toi ?  
— Bien sûr, souris-je. Nous mourons ensem-  
ble.  
— Pourquoi me laisses-tu mourir ?

Je pensai au silence de ma vie et me penchai sur  
mon enfant comme si j'allais le border, en un geste  
sans objet que je ferai si souvent par la suite au cours  
de ma vie, comme si j'allais l'embrasser avant de le  
quitter pour la nuit. Et je songeai que la nuit serait  
sans fin. Solitude. Solitude. Ô solitude. Ô ma soli-  
tude. Errance mon destin. Ô mon ignorance, comme  
j'aimais le temps d'avant. Avant les crocs et le regard  
indifférents de l'ordre des choses.

— Parce que je t'aime mon petit, répondis-je.  
L'enfant partit dans la nuit.

— Où ? demandai-je.  
Rien ne répondit.

DIEU  
1965-1997

AUSSI loin que voit ma mémoire, Dieu existait. Mes tout premiers souvenirs déjà étaient associés à sa présence, j'étais à peine enfant, je devais avoir juste quatre ans. C'était l'été, dehors dans la tiédeur du soir. Je ne savais rien d'autre, seulement qu'il était là avec nous, dans le jardin, dans la nuit, dans les fêtes, auprès de nous.

Enfant, je m'interrogeais sur les nombreux mots entendus à son propos, sur cette « lumière née de la lumière », ce « vrai Dieu né du vrai Dieu » (y aurait-il des faux, comme il y a des fausses pièces et des faux culs ?), « engendré non pas créé » (quelle différence ?), sur « sa volonté qui devait être faite » (pas clair). Je comprenais par contre ce « donne-nous notre pain quotidien » qui m'expliquait les processions dans la campagne auxquelles je participais, gamin serviteur, armé d'un goupillon et du seau d'eau bénite bientôt lourd que je renversais un peu parfois eh eh (au moins un petit coin de terre solidement fournie). Pardonne-nous, pardonne, pardonne, pardon et merci aussi.

Sur un plan strictement intellectuel, si je puis dire pour cet âge, je renonçai bientôt, mais cette démission ne m'empêcha pas de l'aimer, de jouer

avec lui, de lui demander conseil et de lui en donner aussi, l'enfance n'a pas de fausse pudeur.

J'ai vécu ainsi assez longtemps, jusqu'à mon entrée dans la trente-septième année. Nos relations, entre Dieu et moi, avaient eu l'occasion de s'approfondir, je lui rendais visite souvent et, de temps en temps, il venait de lui-même chez moi. Nous causions, apprécions la beauté du jour et même parfois cherchions courage et solutions ensemble. Je me disais bien de temps à autre que cela ne durerait pas toujours, de cette façon-là du moins. Je peux dire que nous avons beaucoup et bien vécu ensemble.

Un jour bien sûr, par un de ces accidents de l'ordre des choses qui ne respecte rien, il mourut. J'avais vécu jusque-là dans l'ignorance que cela pouvait arriver. J'ai la consolation d'avoir été là, il est mort dans mes bras, sans rien dire. Depuis lors, je vis dans le silence qui habite l'univers. J'y suis bien. Ici ou là, de passage dans l'une ou l'autre galaxie, je pense à lui. Je souris à notre complicité passée. C'était une belle histoire. Elle est terminée, c'est comme ça, on n'y peut rien.